



Safy Boutella

Mister Jingle

« *Chebba Finek - Salut cousin !* », c'est lui. Les mélodies des pubs pour le pain ou les Hôpitaux de Paris, c'est encore lui. A 50 ans, Safy Boutella compte à son actif des dizaines de musiques pour le cinéma, la télé ou la chanson. Compositeur et arrangeur, mais aussi producteur et comédien, l'artiste a plus d'une corde à son arc. Portrait d'un touche-à-tout de talent.

Son appartement du XV^e arrondissement de Paris ressemble à un studio d'enregistrement. Les amplis, assez puissants pour faire trembler tout l'étage, côtoient photos souvenirs et plantes vertes. Derrière un langage parfois châtier, on découvre un Safy Boutella multiscène, passionné, cultivé et doté d'une « gueule d'amour » qui ne gâche rien. Une vraie personnalité, humble et attachante, le fruit d'une éducation ouverte sur le monde.

Né en Allemagne de l'Ouest, en 1950, de parents algériens, Safy Boutella fait ses études secondaires à Alger. Sensibilisé par ses parents à l'œuvre de Beethoven et de Haydn, il se penche également sur celle des classiques français : Debussy, Ravel, Fauré... Dans un tout autre genre, il prête l'oreille à la musique égyptienne avant d'être attiré par des rythmes plus endiablés qui lui permettent de s'initier à la guitare, aux claviers et aux percussions.

Orchestre symphonique et folklore saharien

Quand vient le moment de préparer son bac littéraire, c'est Paris qu'il choisit. S'il fréquente le conservatoire, il n'en demeure pas moins membre de groupes de rock et de jazz. Grand admirateur de Miles Davis, sa vocation se confirme avec son entrée au Berklee College of Music de Boston, où il étudie l'écriture et la composition musicale. Avec son diplôme de musicien professionnel sous le bras (*bachelor in professional music*), Safy rentre en Algérie. Il décroche le poste de chef de la section « *Musique et Danse* » de l'école de musique de la Sonatrach, la fortunée compagnie pétrolière de l'État algérien. Il y enseigne la musique aux enfants des salariés de l'entreprise. En parallèle, il écrit des bandes sons pour le cinéma, la télé ou le théâtre. Il en compte aujourd'hui une cinquantaine à son actif.

Premier grand moment de sa carrière d'artiste : 1984, avec l'interprétation, lors de la célébration du 30^{ème} anniversaire du déclenchement de la guerre d'indépendance algérienne, de sa première grande œuvre : *Actions musicales pour une pensée majeure*. À cette occasion, il dirige

un orchestre symphonique composé d'un chœur de 170 voix mêlées à celles de trois troupes populaires sahariennes. Un véritable son et lumière dans ce haut lieu culturel algérien qu'est le centre Ryad al-Fateh, où se pressent, ce jour-là, 25 000 spectateurs.

1986 : détour par Paris où il se produit au New Morning, lieu culte de la scène jazz française avant de rejoindre Alger où il est de nouveau, le maître d'œuvre d'un événementiel : *Rêve bleu*, un ballet contemporain qui voit la participation de troupes touaregs. Cette même année, alors que le raï n'est pas encore ce phénomène musical international que l'on connaît aujourd'hui, Safy Boutella s'associe à Khaled pour donner sa propre touche à l'album *Kutché*. Il en est le coproducteur, cocompositeur, musicien et arrangeur. Une décennie après, *Chebba* demeure l'un des titres les plus populaires du raï algérien.

Rencontres cosmopolites

À force de composer pour le cinéma, le jeu d'acteur le tente. Il fait quelques apparitions ponctuelles dans plusieurs films avant de retourner à sa première passion : la musique. 1989 marque un tournant dans sa carrière avec son installation à Paris, capitale de ce qu'il nomme « la France algérienne ». C'est dans ce décor parisien qu'il



Partagé entre la France et l'Algérie, Safy Boutella n'a jamais renoncé ni à l'une, ni à l'autre et développe une intéressante interaction entre les deux pays, tout droit tirée de leur histoire commune. Entretien.

Salama : Vous avez quitté votre pays natal pour Paris en 1989, avant les « années noires ». Aviez-vous l'impression de ne pas vous épanouir en Algérie ?

Safy Boutella : Je me suis rendu compte qu'il n'y avait strictement plus rien à faire sur le plan professionnel en Algérie, c'est-à-dire qu'il n'y avait plus de films pour

en faisant des allers et retours en Algérie. Les choses ont commencé à tourner au vinaigre en 1991-92. Par conséquent, en 1989, ce ne sont pas les menaces et la terreur que j'ai fuies. Je suis parti parce que les choses ne se passaient pas forcément bien sur le plan professionnel pour l'ensemble des artistes. Comme tant d'autres, j'ai été menacé plus tard.

S. : Avez-vous la double nationalité algérienne et française ?

S.B. : Ça peut sembler crétin ou anormal mais je ne la veux pas. Il y a ceux qui disent qu'une deuxième nationalité européenne est un tribut et ceux qui disent que c'est une façon de circuler

“ Moderniser nos musiques, leur donner une allure contemporaine, je n'en fais pas un objectif à tout prix ! Mais il se trouve que c'est ma formation, mon tempérament, et je ne saurais faire autrement. ”



« Je ne suis pas le Jean-Michel Jarre maghrébin ».

et qu'il faut en profiter. Moi, ce que j'en dis, c'est que lorsque j'allais faire la queue afin d'avoir un visa et que je restais une demi-journée, ça me rappelait que j'étais vraiment un Algérien. Ça ressemble à du masochisme, mais j'ai quelque affection pour certaines formes de masochisme aussi. Le fait de ne plus être en Algérie de façon permanente m'en éloigne, alors si, en plus, je devais prendre des papiers qui me font passer pour un Français... J'aime bien ces rappels que je suis un Algérien. En plus, nous, les Algériens, on a déjà un problème d'identité culturelle et confessionnelle, alors l'acquisition de la nationalité française risque d'en créer un supplémentaire.

Je pense que lorsqu'on est suisse, ce n'est pas difficile d'obtenir la citoyenneté américaine par exemple ou quand on est français, c'est simple de devenir espagnol parce que ces pays existent en tant que nations de-

puis longtemps. Ils sont bien assis. Nous, notre pays, il n'est ni assis, ni tranquille. Je trouverais désobligeant de prendre une autre nationalité ; je me sentirais mal à l'aise. Quand mon pays ira bien, là, je le ferai peut-être. Quand les choses vont bien, on peut faire tout ce qu'on veut.

S. : Comment vous situez-vous dans le débat « authenticité contre innovation » ?

S.B. : Je crois que les « authentiques » peuvent continuer de le rester et que c'est la mission de gens comme moi de faire autre chose face à la tradition. Moderniser nos musiques, leur donner une allure contemporaine, je n'en fais pas un objectif à tout prix ! Mais il se trouve que c'est ma formation, mon tempérament, et je ne saurais faire autrement. Si on me donnait quelque chose de traditionnel, je chercherais tout de suite à lui donner une valeur contemporaine.



travaille à la composition et aux arrangements de *Mejnoun*, son premier disque de musique arabe contemporaine, un créneau qui voit déjà œuvrer des artistes comme le Libanais, Rabih Abou Khalil ou le Tunisien Anouar Brahem. Renouveau de la musique léguée par leur culture, transcendance des frontières existant entre la modernité occidentale et la tradition arabo-berbère, la musique arabe contemporaine mélange tous les genres musicaux arabes : chaâbi, gnaoua, arabo-andalou...

Artiste inclassable - en tout cas pour les disquaires ! - il est malgré tout répertorié dans la catégorie « jazz » avec l'album *Mejnoun* qui figure au palmarès des dix meilleures ventes de disques en Algérie. Ses fans jubilent et, du Maghreb à l'Orient, on salue ce son novateur. Inconditionnelle, la chorégraphe libanaise, Lamia Safieddine, offre un spectacle de danse qu'elle crée à partir des musiques de l'album. La première représentation a lieu au New Morning avec, aux manettes, Safy Boutella...

En 1994, il compose la musique du film *Automne*, l'histoire d'un couple algérois confronté aux pesanteurs sociales et politiques de l'Algérie du début des années 90. « *L'automne représente toujours le début d'une autre époque, plus rude* », explique Safy Boutella. Il ne croit pas si bien dire : au fil des années, la société est de plus en plus minée par l'irrésistible ascension de l'islamisme armé, mais cela n'empêche pas Boutella de poursuivre sa carrière, à Paris ou à Alger. Il compose les bandes originales de plusieurs films et les jingles de publicités.

Coup de pouce à Abdy

Ce n'est qu'en 1999 qu'il retourne à la chanson en participant à l'enregistrement du disque de Djamel Allam, *Gouraya*, dans lequel on trouve la mise en musique d'un texte du Libanais maronite, Khalil Gibran, l'écrivain arabe le plus lu au monde. À l'image de cette arabité assumée et tolérante de Gibran, Boutella ne manque jamais d'apporter sa contribution aux œuvres de ses frères arabes. Ainsi, au début de cette année qui marque son cinquantenaire, il rend hommage à l'émigration marocaine en donnant un coup de pouce au jeune chanteur Abdy, éminent représentant du « maghoc » (contraction de Maghreb-Occident), ce courant musical métissé. Arrangeur et réalisateur de son album intitulé *Galbi (Mon cœur)*, Safy Boutella ne manque jamais une occasion de rencontre. C'est donc tout naturellement qu'il a également répondu présent à l'appel de Nawal Zoghbi, chanteuse populaire du Machreq. Une première que cette association entre deux artistes, l'un venu d'Orient, l'autre d'Afrique du Nord.

L'année 2000 a également apporté à Safy Boutella son lot de fructueuses collaborations. Il prépare pour l'été prochain, un troisième grand spectacle à Alger (voir interview) alors qu'il vient tout juste d'achever la composition de deux musiques de films, celle de *Mirca*, le long métrage de Rachid Benhadj et celle de *Room to rent (Chambre à louer)* de Khaled Hagar. Mais sa plus belle collaboration de début de siècle fut certainement sa participation à la délégation artistique emmenée de Paris à Alger par le cinéaste Alexandre Arcady pour le premier festival franco-algérien de cinéma. Une sollicitation qui témoigne de l'apport considérable de Boutella au cinéma des deux rives de la Méditerranée ; une sollicitation qui rend compte du rôle de cet artiste dans l'interaction des cultures arabe et française. ■

Dominique Francoeur

travaillé pour la pu-
ce de votre propre
ai été sollicité. Je ne
ue c'est le pan de ma
e suis le plus fier ; ça
notation alimentaire
is cela reste un su-
il faut être concis, ex-
secondes !

qu'artiste algérien,
us un retour définitif

x dire que je n'ai ja-
ient quitté l'Algérie
lère que la France,
e. Je vois les choses
ie était française ; la
gérienne. Quand je
s-Unis ou en Angle-
pas du tout la même
rs que lorsque je suis
i totalement et cela
ndicatif ou d'agres-
paraître étrange de
is je sais que dans
se passe plein de
s ou moins belles, et
ent donné, il y a un
es choses. Il y a une
il faut avoir l'intel-

ligence et la tendresse de consi-
dérer au bon endroit. L'Algérie me
manque, mais je ne me sens pas
du tout étranger en France ; je
trouverais outrageant qu'on vienne
me dire le contraire.

S. : Depuis l'arrivée d'Abdelaziz
Bouteflika à la présidence algé-
rienne, avez-vous été contacté
pour réaliser quelque chose dans
votre patrie ? Seriez-vous prêt à
accepter une commande de l'ac-
tuel pouvoir ?

S.B. : En l'occurrence, ces temps-
ci, c'est moi qui ai proposé un
grand spectacle baptisé *La Source*,
qui pourrait se concrétiser en juillet
2001. Cela semble intéresser le
pouvoir. Ce gros événementiel fera
l'objet d'une tournée à Alger, Oran,
Constantine, Annaba... Avec une
version spéciale pour le Sahara.

S. : Êtes-vous une sorte de « Jean-
Michel Jarre maghrébin » ?

S.B. : Oh, non ! Ce n'est pas que
j'ai quelque chose contre Jean-
Michel Jarre, mais nous n'avons
pas la même démarche ni le
même rapport à la musique. ■

Propos recueillis par D.F